

TROISIÈME VOYAGE :

QUATRE SAISONS DANS L'ARBRE TRANSPARENT

CONTES DE L'ÂNE AUX OREILLES D'OR

Quand les jeunes hommes eurent brassé le chaudron du soir, avec une louchée de rire...

– Trop salé, dit le bossu en passant.

Quand ils burent des boissons toniques de toutes couleurs, et qui râpent, sous la langue...

– Trop piquant, dit le bossu en crachant.

Quand ils brûlèrent un vitrail d'ambre et d'encens...

– Trop fumant, dit le bossu en toussant.

Et quand un gars lui demanda :

« T'as donc une âme de bossu ?

– J'ai pas d'âme.

– Tu l'as perdue ?

– Sais pas où l'ai foutue. »

Le bossu cueillit la tourelle à triple margelle d'un chardon rouge, souffla sur ses créneaux d'or, et je le suivis des yeux.

* * *

Mon bossu a deux grands yeux d'aubépine à cœur noir. Bouleversant visage ! Mon bossu a deux oreilles nageantes.

Il fait le geste du semeur, après quoi les feuilles rouille viennent s'imprimer sur les dalles.

Alors le ciel se lève blanc, c'est bête à dire, et il se tasse comme dans son chaudron un grand pain mal cuit. La ramure des cheminées se fend comme d'un arbre vieux.

Et moi qui suis-je et que fais-je là ? Quand je murmure je ne m'entends pas et quand je crie je m'effraie.

Suis-je un poisson ? Un dragon ? Un cheval à cheveux de paille ?

Mon bossu trotte et je vais derrière lui. Mon bossu chante et je balance la tête.

Je suis un âne aux oreilles d'or.

* * *

J'ai sauté dans la cathédrale.
Ma tendresse a deux tranchants : j'affûte l'un, l'autre se rouille.
Je suis en fer, je suis en fer : mes deux mains casseront des briques. Les phrases achopperont à mes oreilles.
J'ai dansé dans la cathédrale. Comme des rats, les mots m'ont quitté l'un après l'autre.
J'ai bu le vin, la lie est restée collée au fond du vase.
Un par un, les mots m'ont laissé.
Laissez-moi rire, que les mots tombent. Quand je ris, pas un ne marche droit ! Quand je baisse mes oreilles, ils s'y blessent.
La mendicante a un visage souriant : « trois jours que j'ai pas mangé ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Faut bien que je mange ! » Elle fait « Ah ! » en voyant mes longues oreilles, me sourit et s'en va vite.
Est-ce ma faute si ma tristesse n'est pas triste ? Est-ce ma faute si mon fardeau est ailleurs ?
Je suis un âne aux oreilles d'or.

* * *

Quelque chose s'agrippe à mes oreilles. Quelque chose chuïnte et crache à mes oreilles.
Mon esprit a la taille d'une souris.
Aussi consciencieusement que je verrouille l'entrée, mon esprit animal s'y glisse. La nuit, je m'éveille en sursaut : dans mon crâne il a planté ses dents !
Hors de moi je le pousse du pied et du regard.
C'est une espèce de chat fantasque. Au réveil, je le cherche partout. Est-il sorti chasser ou dort-il sous les pierres ? Qu'il tire mes oreilles ou qu'il veille, fixe dans mon regard, je le perds. Il crochète mes visiteurs avec ses griffes et sans gêne les considère. Dès qu'on m'interroge il s'étire.

Roulé en couleuvre, doux comme la soie, il joue tout seul dans les pierres. Son sourire, qu'il frotte au soleil, a des antennes froissées dans la lumière.

*
* *

UN SILENCE LOURD COMME L'OR

 Jour après jour
j'ai dansé dans vos fêtes,
des heures et des heures
 tourné sans fatigue
dans vos cathédrales.

 Et dans mon cœur
un silence géométrique,
un silence de cristal.
Et si limpide, mon silence,
que rien n'a pu le briser,
et tremblant au moindre souffle,
mon silence de cristal.

J'ai chanté des heures et des heures
dans vos fêtes d'argile et de roseau
 avec dans le cœur
un silence lourd comme l'or.

J'ai ri des heures et des heures
et j'ai bu du vin violet
plus qu'aucun d'entre vous,
et je m'abandonnais en paix
 à mon délire d'acier
quand les sables de l'ivresse
 rayaient vos cœurs
fragiles, mes frères,

mes bien-aimés frères.

*

* *

QU'ON ME DONNE UN TAMBOUR

Qu'on me donne un tambour
et je fais monter la Terre au Soleil,
qu'on me donne un tambour de fer.

Avec un tambour de cuivre,
je fais descendre le Soleil,
descendre sur Terre le Soleil,
avec un tambour de cuivre.

Donnez-moi un tambour de bois,
que je déverse un chemin,
que je pose un chemin sur la mer.

Et moi, d'un tambour de cristal,
je déverse mon chemin comme l'eau.

Un chemin à travers la mer.

Un chemin pour traverser
un désert très ordinaire.

Un chemin pour entrer
dans une ville verte et bleue,
une ville
pleine de bêtes et de plantes,
une ville

où je passerais en souriant.

Car c'est avec de l'eau que je vis,
avec de l'eau et des draperies d'eau,

avec du feu et des racines de feu,
avec du vent et des couronnes de vent,
c'est avec de l'eau que je vis.

Fidèle,
parce que la pluie est longue.
Fidèle,
parce que l'eau coule et s'éloigne.
Fidèle,
parce que je marche sur la mer !

J'habiterai désormais ma maison de feu
jusqu'à ce qu'il n'en reste que cendre.

*
* *

défigure leur corps minéral.

Une course de rochers...
rien de plus...
rien de plus...
rien de plus...

* * *

Demain se lèvera l'aurore.

Voici.
La foule est incendie, le décor est forêt.

Cette paille fauve et soyeuse
où je marche doucement...

Derrière la mer,
il est une contrée de hobereaux
où les paysans sont des princes,
et rien ne peut me l'enlever,
non, rien.

Ma maison est
derrière la mer
une meule de paille.
Chaque matin j'en réveille la cendre.
Dans la fumée je fais du pain,
dans un grand vase splendide
du vin d'herbes amères.
Puis on frappe à la porte...

* * *

L'envoyé, rouge de confusion,
m'a renversé sur les pieds

la coupe de la colère.

Une tige qui va et qui vient,
un filet d'eau autour des choses...

Il paraît que cette nuit-même
se ressouvenait du rêve précédent,
et du suivant :
écume d'acier dont la résonance
touche à sa fin !

* * *

Que penser des oiseaux ?
ils viennent de la mer,
ils ne resteront pas ici.

La région n'est pas sûre en ce moment.
La nuit, le gel fait éclater les pierres,
et leurs éclats, comme des rires,
frappent aux portes des gens qui dorment :
tambour du vent.

Remonte à ton arbre,
le sol n'est pas encore sec,
remonte à ton arbre,
le vent n'est pas encore éteint,
remonte à ton arbre, remonte à ton arbre !

* * *

Du ciel un bruissement de cuivre...
le chant du cuivre !
Je reviens à moi :
jardin de sable, paradis de faim et de soif...
Les yeux vers les stalactites de cuivre,
je pose, l'une après l'autre,

mes mains sur la terre :
Fatalisme flamboyant !
Si brûlant le ciel, le gong du ciel,
que tombe goutte à goutte
le cuivre, le chant du cuivre !
Sans secousse et sans fin elle gravit ma nuit de sable,
elle monte interminablement,
l'inondation.
Dieu envahissant les champs.

* * *

L'arbre du vent tombe
sur les chemins de terre,
sa ramure transparente à l'horizon.

Et voilà que je pars.
Entre les doigts du vent
je file comme du sable,
m'accrochant à tous les rochers
que la lumière escalade.

* * *

Ma maison est
derrière la mer
une meule de paille.
Chaque matin j'en réveille la cendre.
Dans la fumée je fais du pain,
dans un grand vase splendide
du vin d'herbes amères.

Puis on frappe à la porte...

Leurs yeux ont des ailes d'hirondelle.
Ici parole, et là silence,
autour du grand vase splendide,
trois mains de miel
se sont posées
sur la table.

* * *

Je regarde au loin la montagne,
vague d'éternité
adossée au vent du ciel.

Tu prends et tu romps le silence,
comme du pain.
Comme du pain le silence,
entre tes mains.

Ma maison est
derrière la mer
une meule de paille.
C'est comme un arbre transparent
qui fait le tour de l'horizon.
Là-haut, le vitrail de sa ramure.

J'y repense quand le vent tombe et,
terre et ciel,
tout est vert.

DERNIER VOYAGE :

DANS L'ARBRE TRANSPARENT DE LA MER

LA VÉRITÉ

Depuis un temps immémorial
j'aime d'amour la vérité.
C'est elle qui m'a mise au monde
et toujours je pensais lui dire
la vérité, la vérité.

C'est toi, je me souviens de toi,
tu es la fleur de ma mémoire.

Au commencement du monde,
dans un jardin persan,
tu étais cette source
aux yeux de pierre précieuse,
et moi sur ton épaule
oiseau de paradis.

Rivière,
tu portais ma soif et mes fardeaux.

* * *

Ou bien peut-être
cet arbre
ocellé des yeux de mille fleurs,
et moi au fond des branchages
j'étais ce petit loir
qui dort parce que le ciel est trop beau.

Dans le jardin d'orient,
tu étais mon âme libre et fière,
et ton pelage zébré
d'herbes transparentes

et constellé de signes arborescents
faisait des fleurs qui regardaient le ciel.

Et moi, sous les épées des arbres,
j'écoutais ta voix
d'une oreille lointaine et fine
en jouant dans les mares
avec les reflets trompeurs.

* * *

Mais la jungle a changé le ciel,
je me réveille : ici
pas un oiseau ne chante
au jardin clos,
car la source est tarie,
les pierres se taisent
et tout est défleuri.

Voilà maintenant que je n'entends plus
ta voix ruisselante,
et même l'écho m'en est refusé.

* * *

Toi, vérité que j'aime,
dépose au moins pour moi
le son crépitant de ta voix
au fond d'un simple coquillage,
que je l'écoute sans fin
comme on écoute la mer.

Laisse encore cette fragile douceur,
le murmure ténu de ta voix,
à mon caprice d'enfant,
avant de me quitter

jusqu'à la fin du monde.

Au fond d'un coquillage
rejeté par la mer,
moi je t'entendrais bien,
tu sais.

* * *

J'ai demandé au vent si tu m'aimes,
mais il a dit : la vérité
aime le vent plus que tout.

J'ai demandé à la pluie si tu m'aimes,
mais elle a dit : la vérité
aime la pluie par-dessus tout.

J'ai demandé au feu si tu m'aimes,
il a dit que c'est lui seul
l'amour de la vérité.

J'ai demandé à la terre si tu m'aimes,
mais elle ne m'a pas répondu.

* * *

Sur quel toit descendras-tu ?
Dans quelle forêt élargiras-tu ton domaine ?
Dans quel jardin bâtiras-tu maison ?
Il y a tout le long du fleuve
des bateliers qui savent tes secrets.

Les bêtes m'ont parlé de toi,
et même les pierres quelquefois,
et j'écoute l'herbe chanter
et les arbres se parler,
et je suis seule à ne pas savoir
la vérité.

Bien des soirs où je rentrais fatiguée,
j'ai rêvé te trouver chez moi,
lumière et parfum à ma table
et sur les murs de ma maison.

Je t'aurais nourrie,
toi et tes petits,
tous les petits que tu m'aurais confiés.

* * *

Mais de maison, je n'en ai pas,
et au creux des chemins de terre
tu ne parfumes que le vent
et tu n'éclaires que la pluie.

Si tu réponds, c'est un murmure,
tu dis : il faut croire en moi.
Comment croirais-je en toi
si je ne te connais pas,
vérité ?

Tu dis : à demain,
mais que sais-tu du jour qui vient ?
sais-tu seulement l'heure de ma mort
et l'heure de ma naissance,
t'en souviens-tu,
vérité ?